

## QUELQUES REMARQUES SUR LE POPULISME EN TURQUIE

*Tuğrul ARTUNKAL*

En science politique, le populisme est un terme à connotation particulière mais à contenu trop vaste. Lorsqu'on parle de populisme, on peut entendre un type de régime autoritaire bonapartiste qui se distinguerait toutefois du modèle bonapartiste en raison de l'exaltation bruyante d'un principe populaire de légitimité porté par les "masses" que celui-ci manierait avec plus de prudence. Mais aussi une pratique de séduction et de manipulation de type clientéliste dans un cadre pluraliste conventionnel<sup>1</sup>.

Dans le cas du populisme autoritaire, des stratégies populistes divergentes se dessinent au gré des contextes nationaux et aussi en fonction des époques où leurs caudillos respectifs œuvrent (ou sévissent, c'est selon): du Mexique du P.R.I. à l'Argentine de Péron, du Brésil de Vargas à l'Égypte de Nasser les variantes sont diverses<sup>2</sup>.

Si le populisme mexicain sert davantage à encadrer les masses et fonde un système étatique durable, le gétulisme met en œuvre une véritable mobilisation des masses autour de confuses revendications égalitaires. La singularité du péronisme réside, sur le plan institutionnel, dans le rôle accordé aux syndicats, la cheville ouvrière de sa manipulation pathétique des "masses populaires". Nasser déploie également un charisme personnel dont le pathos n'a rien à envier à celui de l'Argentin mais c'est la portée et le contenu de son action qui le distinguent : l'incarnation de la renaissance panarabe.

---

<sup>1</sup> G. Hermet, "L'autoritarisme", in M. Grawitz et J. Leca (dir.), *Traité de science politique*, Paris, 1985, T.2, PUF, pp. 269-312.

<sup>2</sup> Cf. L. Schoultz, "The socio-economic determinants of popular- authoritarian behavior : the case of peronism", *American Political Science Review*, 71 (4).

Il y aurait certainement tout un travail comparatif à entreprendre afin de confronter le cas turc à ces exemples dont la plupart viennent des antipodes. Il faudrait voir dans quelle mesure il serait possible, pour les débuts "héroïques" de la République de Turquie, de parler de populisme au sens gétulien, péroniste ou nassérien du terme ou s'il ne vaut pas mieux chercher le schéma explicatif du côté du bonapartisme.

Dans le cadre d'une telle évaluation globale, il serait tout aussi nécessaire de s'attaquer à certains aspects particuliers permettant des rapprochements. Comme la mise en vis-à-vis du national-populisme arabe et de l'expérience turque pour une étude de l'obstétrique nationale en terre d'Islam et, plus précisément, des modalités et performances de la césarienne... Ou comme les curieuses similitudes que l'on ne peut manquer de relever entre les idéologies indigénistes mexicaines et péruviennes et certaines obsessions du nationalisme turc.

En deçà d'un tel travail de science politique, cet exposé proposera une approche plus ponctuelle, quelque peu littéraire. Il s'agira pour nous de tenter de cerner l'émergence et l'évolution dans la vie culturelle turque du concept de "peuple" comme un véritable mythe. Mythe et cuite. Avec ses chapelles et ses exégèses schismatiques ...

Les auteurs turcs attribuent la paternité de cette émergence presque à l'unanimité à Ziya Gökalp, promu ainsi "père de jumeaux" pour être par ailleurs le géniteur du nationalisme. En effet, le populisme de la république kémaliste non seulement porte la marque mais reprend quasiment in texto les termes de son "solidarisme" corporatiste d'inspiration durkheimienne<sup>3</sup>.

La réflexion turque dans son ensemble - à l'exception évidente des auteurs marxistes et marxisants - porte moins sur l'analyse des enjeux socio-politiques d'un tel discours, c'est-à-dire la vocation du populisme à sauvegarder les intérêts des oligarchies traditionnelles, que sur l'importance de l'émergence de nouvelles notions (ici, peuple et accessoirement nation) ainsi que de leur provenance : l'idée du nationalisme à partir de la Révolution française et, pour certains (comme Berkes), également l'influence des narodniks russes par le biais des nationalismes balkaniques ...

Il est vrai qu'il y a du "narodnik" chez Gökalp qui publie même une revue intitulée "Vers le Peuple" (*Halka dogru*), et chez ses complices comme Ömer Seyfettin, nouvelliste fêru, à l'instar de son maître et ami, de

---

<sup>3</sup> Voir les travaux de D. Avcioglu, N. Berkes, et de H.Z. Ülken en turc.

*Quelques remarques sur le populisme en Turquie*

populaire et de vernaculaire. Mais, il est tout aussi vrai que leur populisme ainsi que celui, plus tard, du kémalisme se situent dans le droit fil du solidarisme. Car, contrairement à l'ambiguïté de "*narod*" (un peu comme "*Volk*" en allemand ou "*sha'b*" ou *watan*" en arabe), la langue turque véhicule deux mots distincts permettant une division sémantique des tâches.

La comparaison avec ces langues à tradition éminemment "populiste" est éclairante. En particulier, toute une pensée allemande désigne, dans toute sa rigueur, le peuple comme "lieu" de l'avènement de la "vérité" dans son immanence<sup>4</sup>. Historiquement, il s'agit là de projets messianisants qui n'ont pas à compter avec l'édification pluriséculaire d'un Etat "national" comme cela peut être dit du royaume de France et, en dernière analyse, pour celui d'Angleterre (et non le Royaume-Uni)<sup>5</sup>.

\*\*\*

Dans le cas turc, deux termes distincts restent en lice. Deux termes en apparence importés mais se prêtant à merveille à la mythification. "Peuple" et "nation". Historiquement parlant, une nation à bâtir par un Etat qui exalte un peuple idéal. C'est-à-dire, non pas le peuple tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être. Deux mots aussi vieux que chargés de sens viennent se greffer sur ces deux termes censés être nouveaux : "*halk*" et "*millet*".

Le mot "*halk*" provient de la racine "*halaqa* = créer" en arabe qui donne d'autres mots très courants comme "*hâlik* = créateur", "*mahlouk* = créature" ou, plus significatif encore, "*ahlak* = morale".

Quant à "*millet*", il ne sert pas seulement à nommer les communautés non musulmanes de l'Empire ottoman, mais il signifie également *lato sensu* toute communauté religieuse et, par là-même, la très musulmane *oumma* aussi, lorsqu'il est dit "*millet-i beyza*", ce dernier mot ayant littéralement le sens d'œuf et d'ovale et signifiant donc une centralité eschatologique. Serif Mardin insiste avec vigueur sur l'importance d'une telle généalogie au moment où Mustafa Kemal proclame en 1920 que "la souveraineté appartient sans réserve à la nation"<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> Cf. P. Lacoue-Labarthe, *La fiction du politique* (Heidegger, l'art et la politique), et J. Derrida, *De l'esprit* (Heidegger et la question), Paris, Galilée.

<sup>5</sup> C. Petit-Dutaillis, *La monarchie féodale* (en France et en Angleterre), Paris, Albin Michel.

<sup>6</sup> S. Mardin, "Religion and Secularism Turkey" in A. Kazancigil et E. Ozbudun (dir.), *Atatürk, Founder of a Modern State*, Londres C. Hurst, 1981, pp. 191-220.

Cette structure double pour ne pas dire schizophrénique des notions nous amène à la question du dualisme. Dualisme qui concerne notre propos d'autant plus près que, très tôt, la "nation" trouve un patronyme turc pour "*ulus*" alors que le peuple reste immuable. Curieux reflet de l'évolution socio-politique.

A première vue, selon notre approche, il s'agit d'un dualisme de lexique que trahissent encore aujourd'hui les querelles sémantiques de la langue turque moderne. Querelles opposant un vocabulaire millénaire d'origine essentiellement arabe mais largement travesti à une panoplie de néologismes et/ou d'emprunts aux langues européennes.

Mais, c'est beaucoup plus qu'une simple querelle de mots comme on le dirait en français. Les mots portent des concepts. Et Mustafa Kemal le sait mieux que quiconque lorsqu'il qualifie la science de "guide spirituel" (*mürsid*), épithète réservé de coutume aux sheikhs. Cette confusion, certes voulue, n'en dénote pas moins un état d'esprit, et elle n'est sûrement pas sans conséquence sur le développement ultérieur d'un positivisme scolastique qui mine la pensée turque peut-être tout autant que les carcans autoritaires.

\*\*\*

La tâche que s'assigne l'État républicain est l'édification d'une nation digne de la civilisation "contemporaine". Contemporaine, ici, étant synonyme d'occidentale. D'ailleurs, les protagonistes de la modernisation n'ont pas de complexe et ne cachent pas que l'objectif demeure l'occidentalisation. Dont l'aboutissement, de nos jours, serait l'intégration à la Communauté européenne.

En ce sens, la nation transcende l'histoire, elle échappe aux contingences sociologiques qui pèsent en revanche sur le peuple. Celui-ci présente un aspect fourre-tout à tous les points de vue. Selon un schéma qui n'est pas sans rappeler l'indigénisme mexicain, il garde mêlés aussi bien le grain que l'ivraie. Tel qu'il est, il porte en lui les éléments négatifs s'opposant à l'édification d'une nation "civilisée" : grosso modo l'Islam et les "superstitions"<sup>7</sup>.

Par contre, il peut également posséder les germes immaculés du "national" mais aussi de "l'universel". Le vernaculaire et le populaire, en somme le folklore, contribuent d'emblée à forger la nation. L'enjeu est de

---

<sup>7</sup> O.C. Aktar, *L'occidentalisation de la Turquie*, Paris, L'Harmattan, 1985.

*Quelques remarques sur le populisme en Turquie*

miser sur tout ce qui est le moins musulman possible au sens conventionnel du terme. En cela, les turcomans nomades alévites font le bonheur pathétique de tant d'académiciens à la recherche de Turcs vierges, fût-ce relativement, de l'influence de l'Islam classique<sup>8</sup>.

\*\*\*

Mais, par delà cet embryon national, le peuple peut également receler des valeurs universelles<sup>9</sup> ou s'apparenter directement au fonds commun de la Civilisation, alias l'universalité occidentale<sup>10</sup>. Il peut en somme exister deux formes d'universalité intrinsèques antérieures à tout effort de modernisation.

La première forme relève d'une démarche quelque part mystique. L'universel, dans cette optique, serait une totalité à laquelle tous les peuples participeraient selon un schéma vaguement plotinien. D'après les tenants de cette première version, le peuple turc fait déjà partie de cet universel dans la mesure où il se prévaut de quelques expressions populaires panthéistes telle la poésie soufie où l'on a hâte de voir des manifestations du saint-esprit de l'humanisme moderne.

La seconde, plus terre-à-terre, sait que l'universalisme n'est pas un syndicat des peuples mais le fondement de la Raison occidentale. Aussi, toute appartenance antérieure à la modernisation doit-elle être généalogique. Les tentatives les plus curieuses en la matière sont l'œuvre d'un grand érudit qui s'était baptisé "Pêcheur de Halicarnasse" et jonglait avec toutes les traces syncrétiques possibles et imaginables en vue de démontrer le rattachement direct d'un certain folklore anatolien à la glorieuse Grèce antique, source de l'Occident tant désiré<sup>11</sup>.

Son acolyte, Sabahattin Eyüboğlu, par ailleurs excellent traducteur de la littérature française, mettra même en montage parallèle dans un film

---

<sup>8</sup> Et d'aucuns ne manquent pas, encore de nos jours, de leur attribuer un rôle de tout premier plan dans la formation de la Turquie actuelle. Comme si, à titre de comparaison, le protestantisme pouvait se dire le facteur déterminant de l'histoire de la formation de la France.

<sup>9</sup> A titre d'exemple parmi tant d'autres affirmations similaires, voir l'article sur Yunus Emre, *Encyclopedia Universalis*.

<sup>10</sup> C.S. Kabağaçlı (le Pêcheur de Halicarnasse), *Ecrits intellectuels* (en turc), Istanbul, Bilgi yay.

<sup>11</sup> A cette époque, la découverte d'un cyclope dans les manuscrits oghouz, datant des débuts de l'établissement des Turcs en Anatolie du Nord-Est, a la valeur d'un pacte symbolique entre "Dédé Korkout", le narrateur de ceux-ci, et Homère.

documentaire, effets sonores à l'appui, les figures des divinités antiques taillées dans la pierre et les visages anatoliens d'aujourd'hui.

Que le peuple soit universel de façon consubstantielle ou de par une appartenance remontant à la nuit des temps et dont il ne subsiste que quelques signes, il n'en faut pas moins pour que sa rééducation s'impose. Le peuple doit être formé, instruit, débarrassé de ses superstitions et mœurs rétrogrades, et élevé dans la voie du progrès. Le parangon, une fois encore, est fourni par la France de la III<sup>e</sup> République. En Turquie, les émules de Jules Ferry et Emile Combes sont légion...

Et cette émulation édifiante n'est possible que grâce aux "lumières" des intellectuels. Les trois mots que les élites turques utilisent respectivement au cours de ce siècle portent tous cette métaphore d'éclairage et d'illumination "*roushen*" (d'origine persane), "*münevver*" (d'origine arabe) et enfin "*gydin*" (d'origine vernaculaire). L'Anatolie est terre de mission pour l'intellectuel turc. Terre en jachère qui attend la lumière de la Civilisation.

Une telle édification ne peut être menée n'importe comment. Tout dépend de la manière dont il faut travailler cette matière brute qu'est le populaire. Sa malléabilité n'est pas acquise d'emblée. La résistance diffuse aux réformes du "Père des Turcs" appelé également "l'instituteur en chef (*basöğretmen*) va jusqu'à occasionner des incidents locaux<sup>12</sup>.

Un roman notoire de cette époque, publié en 1932, le "*Yaban*" (mot qui signifie étranger et sauvage à la fois, donc chargé d'une altérité redoutée, à l'instar du barbare des grecs) de Yakup Kadri Karaosmanoglu, membre du groupe *Kadro* défendant la cause du dirigisme, témoigne, par le biais de la relation dramatique des dépités d'un instituteur de village, ancien officier amputé d'un bras, de la profondeur du heurt que provoque l'entreprise d'élévation du peuple. Heurt dont la douleur n'est bien évidemment ressentie de façon consciente que par le jeune intellectuel. "... s'ils sont ignorants, à qui la faute?" s'écrie le jeune instituteur rejeté par son peuple, "à moi ... à toi, ô ami qui va lire ces lignes avec émotion..."<sup>13</sup>.

\*\*\*

---

<sup>12</sup> Notamment l'émeute de Menemen en décembre 1930. L'opposition traditionaliste joue également un rôle de premier plan dans les nombreuses révoltes et jacqueries kurdes du temps d'Atatürk (cf. H. Bozarslan, *Le problème national kurde en Turquie kémaliste*, mémoire de diplôme de l'EHESS, Paris, 1986).

<sup>13</sup> G. Dino, "60 ans de roman turc" in "Turquie", *Les Temps Modernes*, juillet-août 1984, pp. 396-417.

*Quelques remarques sur le populisme en Turquie*

Du peuple à la populace, la distance est imprécise. En d'autres termes, de la bienveillance paternaliste à la méfiance dédaigneuse voire hargneuse ... Elle dépend trop des circonstances. Aussi le mot d'ordre est-il adopté "malgré le peuple, pour le peuple". Dès 1923, le peuple dispose de son Parti: le Parti Républicain du Peuple fondé comme expression du pouvoir règne très tôt sans partage, précédant en cela de plus de dix ans un certain Etat du peuple tout entier. En ce sens, et sans oublier non plus le culte de la personnalité, la Turquie nouvelle participe en somme dès ses débuts à l'élaboration d'une certaine modernité universelle.

Après le Parti du peuple, en 1932 c'est le tour des Maisons du Peuple avec la transformation des anciens Foyers turcs hérités des Jeunes-Turcs<sup>14</sup>. Quelques années plus tard, les préfets de département assumeront également dans leurs circonscriptions respectives la responsabilité de l'organisation du Parti. Ainsi le quadrillage administratif va-t-il toujours de pair avec l'effort d'élévation culturelle du peuple pour en faire ce qu'il devrait être.

La touche finale à cette panoplie est portée par la mise en place, sous le règne d'Inönü, successeur d'Atatürk, d'un réseau d'Instituts de village, le pendant rural des Maisons du peuple. C'est la fin du régime de parti unique et la chute du PRP qui sonnera le glas tant des Instituts que des Maisons du Peuple et débouchera sur une évolution double qui marque de son empreinte la société turque d'aujourd'hui.

\*\*\*

Cette évolution a deux pôles. En premier lieu, l'instauration d'un jeu politique concurrentiel, fût-ce dans le cadre d'un pluralisme restreint, permet l'émergence d'un populisme politique d'un genre nouveau. Un populisme qui ne craint pas les réactions de la population, qui ne cherche pas à l'encadrer par la force, mais qui sait la manipuler en lui aménageant (ou cédant, c'est selon) progressivement de nouvelles marges de manœuvre, de nouveaux espaces de liberté<sup>15</sup>. En second, le passage du témoin des "amis du peuple" aux "fils du peuple".

---

<sup>14</sup> F. Georgeon, "Les foyers turcs à l'époque kémaliste (1923-1931)" in *Turcica*, t. XIV, 1982 et "Nationalisme et populisme en Turquie : l'expérience des foyers turcs (1912-1931)", in *Cahiers du GETC*, n° 1, Paris, Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 19-21.

<sup>15</sup> Pour les Kurdes, cf. H. Bozarslan, travail cité. Pour l'Islam, les divers travaux de P. Dumont in "la Turquie" *Les Temps Modernes*, n° cité in *L'Islam et l'Etat*, Olivier Carré (dir), Paris, P.U.F. in *Radicalismes musulmans* ( dir.) O. Carré & P. Dumont, Paris, L'Harmattan. Pour le monde du travail ; cf. S. Güzel, "Etre ouvrier en Turquie", in *Turquie / Temps Modernes*, ainsi que les ouvrages de Kémal Sülker (en turc).

Le premier pôle, le changement de régime, renverse les positions. Quelle que soit la démagogie électoraliste du Parti Démocrate, et par la suite de ses épigones, les suffrages traduisent d'une certaine manière la volonté populaire. La volonté du peuple tel qu'il est. Et non tel que le kémalisme le voudrait. Contre ce populisme triomphant, l'arrière-garde kémaliste ne peut que se radicaliser et entonner la rengaine du "peuple dévoyé". La faillite de l'esprit putschiste de gauche des années 60 n'épuise point ce refrain mais en réduit l'assise en le léguant désormais aux groupes extrémistes, très actifs, certes, mais non moins émiétés.

A l'heure actuelle, après la dernière secousse militaire de septembre 1980, la suprématie du principe de volonté populaire sous forme d'expression électorale semble désormais faire l'objet d'un vaste consensus de l'opinion publique turque. Les analyses de type "wébérien" prennent le pas sur les prétentions pseudo-marxistes de l'arrière-garde kémaliste qui se voulait investie d'une légitimité transcendante au nom d'un "peuple abstrait". Et si la notion de "société civile" connaît un tel succès, ce n'est sûrement pas sans lien avec la signification exclusive que le mot "*sivil*" porte en turc : ce qui n'est pas militaire.

A cette transition accomplie, sur le plan politique, d'un autoritarisme "malgré le peuple, pour le peuple" au populisme électoraliste et clientéliste, correspond, dans le champ culturel, le passage du témoin des "amis du peuple" aux "fils du peuple".

Sous la rubrique "amis du peuple", nous pouvons regrouper l'ensemble de cette élite fondatrice de la modernité républicaine qui voulait bâtir une nation civilisée à partir des éléments positifs d'une culture populaire supposée largement pure et si peu maculée par la culture ottomane coupable d'accumuler toutes les tares : islamisante, cosmopolite, formaliste, scolastique. Tares dont le peuple était censé être resté miraculeusement indemne, en dernière analyse, après tant de siècles de règne ottoman<sup>16</sup>.

Cependant, à l'ère kémaliste, on était encore loin d'un véritable romantisme à l'allemande. Les "amis du peuple" se situaient dans un rapport d'extériorité. En politique, on dirait paternaliste. Pour eux, la culture populaire ne pouvait être qu'une matière première. Un seul écrivain de l'époque, quelque peu marginal en son temps, même s'il allait profondément

---

<sup>16</sup> Positions qui rappellent curieusement quelque part les thèses de Bourdieu dans *De la Distinction*, thèses que François Châtelet avait critiquées en se référant aux réflexions gramsciennes des "Cahiers de la Prison" sur le sens commun.

*Quelques remarques sur le populisme en Turquie*

marquer les générations futures, Sabahattin Ali, auteur de *Youssouf de Kouyoud jak*<sup>17</sup>, et comme par hasard formé en Allemagne, développait une thématique laissant transparaître de forts relents romantiques, populistes<sup>18</sup>.

Le rapport paternaliste et utilitaire que les élites entretenaient avec la culture populaire allait déboucher sur une panoplie hétéroclite. Le premier cas était la constitution d'un patrimoine ethnologique agréé. En commençant par Asik Veysel, troubadour alévite, porté au pinacle comme dernier représentant de la vieille lignée de la poésie en langue vernaculaire jusqu'aux échantillons les plus divers des arts populaires.

Dans un deuxième temps, il fallait entreprendre l'exploitation rationnelle de ces filons. Entreprise qui continue, avec divers degrés de bonheur, jusqu'à nos jours. Une nouvelle poésie syllabaire, empruntait les formes ancestrales de la poésie populaire en vue de dire la modernité<sup>19</sup>. Dans le domaine des Beaux-Arts, le vide créé par l'évacuation brutale des arts classiques ottomans allait être comblé par la reprise en main du folklore plastique<sup>20</sup>. Le folklore oral devait fonder la littérature écrite, avec toujours l'aval d'Homère<sup>21</sup>. Contes et légendes devaient fournir la thématique d'une nouvelle prose. La vie paysanne inspirer des "tragédies à la grecque" avec chœurs et masques à l'appui<sup>22</sup>. Bref, comme Y. Kémal allait l'affirmer de vive voix chez Pivot, à partir du plus local, on allait aboutir au sommet de l'universel, faire du moderne.

Ce mouvement du local vers l'universel, thème central de réflexion des intellectuels de tous bords de la Turquie contemporaine, allait buter toutefois contre une aporie singulière dans un domaine très particulier : la musique. En dépit des compositions laborieuses des disciples turcs de Bartok<sup>23</sup>, qui commettaient opéras, concertos et autres symphonies, le goût populaire n'a pu s'élever aux cimes de la musique classique. Une faillite significative et annonciatrice du débat culturel des années 80.

---

<sup>17</sup> S. Ali, *Youssouf le Taciturne*, Paris, Publications Orientalistes de France, trad. P. Dumont.

<sup>18</sup> B. Moran "Un nouveau regard sur S. Ali", in *Anka*, n°2-3, Paris.

<sup>19</sup> A. Behramoglu, "Les phases de la poésie turque contemporaine depuis la fin du siècle dernier jusqu'à nos jours", in *Anka*, n° 4.

<sup>20</sup> B. Eyüboğlu est le maître-penseur de cette entreprise de revalorisation de l'esthétique populaire en vue du développement des arts plastiques nationaux modernes.

<sup>21</sup> A. Erhat, in "Homeros" (en turc) entretien avec Yashar Kemal, 1976.

<sup>22</sup> Par ex. les pièces de Güngör Dilmen, tel "Kuma" (2è épouse).

<sup>23</sup> Par ex. Adnan Saygun, compositeur entre autres d'un oratorio pour Atatürk.

A cet égard, l'itinéraire personnel de Ruhi Su est exemplaire. Ancien chanteur d'opéra, politiquement engagé, celui-ci a tenté d'innover le chant des troubadours. Relativement plus fidèle, à ses débuts, aux maniérismes ancestraux, il n'en a pas moins essayé vers la fin de ses jours, sa formation positiviste aidant, des expériences de polyphonisation des mélodies populaires.

\*\*\*

Pour mener le travail d'édification nationale à bien, autrement dit, pour s'atteler à la charrue de la modernisation, une nouvelle génération, cette fois d'origine populaire, devait prendre la relève. Bien que formée directement<sup>24</sup> ou indirectement à l'école de l'idéologie moderniste de la république, cette nouvelle génération allait apporter, de par son origine, une nouvelle dimension au populisme culturel : l'exaltation sans complexes ni réserves des valeurs populaires, quitte à émettre des critiques très positivistes envers les signes les plus manifestes de l'Islam orthodoxe.

Le terrain de prédilection de ce populisme nouveau est, ne serait-ce qu'à ses débuts, la littérature. La poésie, certes, mais aussi, avec un impact grandissant, la prose. Le roman mais, également la nouvelle, forme rapprochée de la tradition orale du conte populaire. Les origines des auteurs déterminent deux attitudes subjectives concordantes : révolte et fierté. D'où deux dimensions que l'on peut retrouver à des degrés divers dans leurs textes. Le social et l'épique. Parlant d'influence russe, il y a du Gorki et du Sholokhov chez ces écrivains.

Le drame social peut découler des injustices de la société rurale ou de la désagrégation même, par la mécanisation ou l'exode rural, des modes de vie ancestraux. Le mal, fortement personnifié ou non, qu'il soit commis par des notables locaux ou qu'il soit représenté par les agents des processus de transformation socio-économique, se détermine toujours extérieurement. Le mal mine un éden, un microcosme rural idyllique au départ. Il en résulte inexorablement le déracinement, le bafouement de l'authentique : bref l'aliénation. Et c'est dans le fier combat de l'authentique que réside l'élément épique. Plus tard, avec la radicalisation politique, des éléments d'exégèse

---

<sup>24</sup> Certains chefs de file de cette jeune garde artistique et surtout littéraire des "fils du peuple", Mahmut Makal (*Un village anatolien*, chez Plon), Talip Apaydin, Basaran, Behzat Ay et Fakir Baykurt (plus tard président de la FEN turque) provenaient des rangs des Instituts de village, cf. G. Dino, art. cité.

*Quelques remarques sur le populisme en Turquie*

marxisants viennent se plaquer sur ce schéma d'ensemble sans en enlever pour autant le fondement populiste et romantique.

Orhan Kéral, avec son roman *Sur les Terres Fertiles* paru en 1954, et surtout Yashar Kéral, ancien journaliste, auteur de reportages quasi ethnographiques, avec *Mémed-le-Mince* publié en 1955, au confluent de l'oralité épique et du roman proprement dit, constituent, pour ne citer qu'eux, les piliers majeurs de ce populisme littéraire qui façonne profondément le paysage intellectuel de la Turquie moderne.

Un nouveau pas est franchi lorsque les "fils du peuple" investissent le cinéma. Les médias modernes disposent d'un impact encore plus grand dans un pays où, au-delà de l'analphabétisme, la lecture ne figure pas au premier rang des engouements nationaux<sup>25</sup>. Un nom résume ce triomphe du populisme: Yilmaz Güney. Jeune écrivain, issu de la même région que Y. Kéral et son protégé à ses débuts, Güney incarne à merveille, tant dans ses films et écrits que dans sa vie réelle, les deux dimensions du populisme littéraire.

\*\*\*

La citation de quelques noms ne devrait pas escamoter le fait qu'il s'agit dans tous les domaines d'une véritable lame de fond qui devient raz de marée. Pour ne parler que du cinéma, qui est également une industrie très tributaire du marché, force est de constater que parmi les milliers de films produits depuis les vingt dernières années, aucun ne prend pour sujet principal la ville d'Istanbul (ni Izmir d'ailleurs), sinon comme lieu d'aliénation des victimes de l'exode rural.

Alliée au développement du pluralisme politique, donc de l'expression et de la participation populaires à la vie publique, cette montée d'un populisme "authentique" (par opposition au populisme intellectuel des élites modernisatrices) constitue certainement un phénomène de promotion sociale à grande échelle. Mais, ce phénomène porte en lui deux contradictions.

La première concerne la formation et l'engagement politique des protagonistes du populisme "authentique". Ceux-ci sortent de l'école kémaliste, portent donc les marques de la vulgate positiviste et, dès les années 60, leur bagage idéologique, au fond développementaliste et tiers-

---

<sup>25</sup> Y. Güney, *Les Champs de Yüreghir*, trad. A. Depeyrat, Paris, Lattès.

mondiste, s'enrichit avec le renfort des clichés les plus éculés du marxisme. Aussi s'opposent-ils avec véhémence au populisme politique au pouvoir.

La seconde contradiction est inhérente au populisme "culturel" lui-même et elle fonde le débat "tarte à la crème" de l'intelligentsia turque de nos jours. D'ailleurs, c'est moins un débat qu'une plainte chorale sur la désélitisation. Le terme consacré étant "la ruralisation des villes". Autrement dit, l'émergence triomphale d'une nouvelle culture populaire dont le moindre aspect, du culinaire au vestimentaire, de la décoration intérieure aux tubes les plus écoutés, fait couler des flots d'encre.

La réaction la plus immédiate consiste à imputer ce phénomène à l'insuffisance du développement économique conjuguée à l'anarchie libérale. L'exode rural n'était-il pas jugulé jusqu'au lendemain de la dernière guerre mondiale ? Décidément, le populisme politique qui forme l'ossature du pluralisme turc ne jouit donc que d'une reconnaissance relative.

De façon significative, la multi-dimensionnalité du changement radical de 1950 n'est pas encore étudiée dans toute sa portée, même par les nouveaux chantres de la démocratie, autant que cela le mériterait. Inversement, bibliothèques et librairies regorgent toujours d'ouvrages traitant des "méfaits" de ce changement: retombées économiques néfastes, désagrégation sociale, intégration à l'hydre du capitalisme mondial, perte de la sacro-sainte indépendance nationale, etc.

\*\*\*

Or, une autre explication peut être fournie à l'avènement de ce troisième âge du populisme culturel. Après les "amis du peuple" paternalistes du kémalisme et leurs héritiers adoptifs, les "fils du peuple", c'est désormais un curieux esprit populaire qui agit et s'agite de façon autonome, développant une gamme de goûts aussi éclectique que neuve. Car, contrairement à ce que le thème de "ruralisation des villes" voudrait laisser entendre, il ne s'agit là nullement de la transposition exacte des schémas culturels paysans à la vie urbaine.

Mœurs ou goûts de l'austérité villageoise à la criardise des villes et bourgades, il y a une distance qui se mesure en lieues. De l'imagerie naïve et kitsch à la sonorité électrique des mélodies dernier cri, ce nouveau goût populaire part des villes à l'assaut des campagnes et se développe, de manière débridée et fulgurante, à l'échelle nationale.

*Quelques remarques sur le populisme en Turquie*

En termes sociologiques, c'est, pour commencer, la discontinuité, la rupture du système des schémas de référence sociale qui désarçonne les acteurs-victimes de l'exode rural<sup>26</sup>. En termes gramsciens, cela ne peut déboucher que sur une crise d'hégémonie "culturelle". Sans référence hiérarchique, les schémas traditionnels des campagnes sont eux-mêmes condamnés à la déliquescence. Une déliquescence qui est à la mesure de la brutale radicalité de la révolution culturelle turque.

Aujourd'hui, la civilisation ottomane tant décriée est irrévocablement disparue. La nation turque existe bel et bien. En donnant un exemple appréciable aux Kurdes. Le peuple s'exprime souverain. Même la polyphonie, chérie par ceux qui rêvaient d'une Anatolie où la musique classique entrerait jusque dans la moindre mesure, s'introduit par le biais des mélodies baptisées "arabesques".

S'il y a une fausse note sur la partition, c'est une affaire de reconnaissance. L'arrière-garde kémaliste refuse de reconnaître son œuvre, tout comme l'Europe a du mal à reconnaître à haute voix la grande duperie historique de l'occidentalisation dont les Turcs ont sûrement été parmi les crédules les plus fervents et les plus sincères.

---

<sup>26</sup> S. Mardin, "Youth and violence in Turkey", in *Archives européennes de sociologie*, XIX, 2, 1978.